



MORALE¹.



LOISIRS DE M^{ME} DE MAINTENON.

(PREMIER ARTICLE.)

Quand je ne puis rester dans mon jardin, à la campagne ou au bord de la mer, lorsque des devoirs, des affaires, ou le plaisir de voir quelques amis me retiennent à Paris, il est deux récréations que je m'accorde avec libéralité ; toutes deux ont les quais de Paris pour théâtre. La première consiste à faire une promenade sur le marché aux fleurs, près du Palais-de-Justice ; là, je rencontre quelques-unes de ces chères fleurs que j'ai laissées chez moi, et qui peut-être manquent d'eau et meurent desséchées pendant mon absence ; quelquefois aussi une fleur nouvelle ou inconnue frappe mes yeux, et je l'emporte pour lui donner une place dans mon jardin.

Mais ce plaisir est sujet à de vifs désappointements ; le marché aux fleurs ne se tient qu'à certains jours de la semaine ; pendant les autres jours il est occupé par des marchands de vieille ferraille.

Si je me trompe de jour, j'arrive tout affriandé, tout préparé à cette fête de la vue et de l'odorat que je me suis promise en partant de chez moi : que vois-je ? là où je croyais trouver des roses, des œillets, des jasmins, des jonquilles, je vois entassées de vieilles serrures, de vieilles clefs rouillées, l'image de la ruine, de la destruction, de la misère.

Heureusement que dans ce cas j'ai une ressource, et que, faute des jardinières, les bouquinistes ne sont pas loin de là ; les parapets des quais sont couverts de vieux livres, qui peuvent occuper le temps que j'avais consacré à ma promenade. Fleurs de l'esprit humain, qui ne valent pas les fleurs que le soleil, regard fécond de Dieu, fait éclore sur la terre, mais qui ont cependant leur mérite ; avec cette différence qu'il n'y a que quelques bons livres enfouis dans les montagnes de bouquins entre lesquelles roule la Seine en traversant Paris, tandis que les fleurs qui bordent ses rives hors de la ville ont toutes leurs charmes et leur intérêt.

Dans une de mes dernières promenades, mes yeux tombèrent sur un livre relié en veau éraillé, dont le titre, en lettres d'or pâli, excita ma curiosité : *Les loisirs de Madame de Maintenon*.

¹ Le prochain numéro contiendra un article de M^{me} de Watteville sur les Usages.

En quoi ! me dis-je, elle avait donc des loisirs ! J'ouvris le livre dont je secouai la poussière, et je vis qu'il contenait des dialogues relatifs à l'éducation. Ces dialogues sont supposés avoir lieu entre des demoiselles de la *Maison de Saint-Cyr*. J'y ai trouvé des choses assez intéressantes pour que j'aie pensé être utile et agréable à nos jeunes lectrices en leur en donnant quelques extraits. Disons d'abord quelques mots de M^{me} de Maintenon et de la Maison de Saint-Cyr.

Françoise d'Aubigné, petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, ami et compagnon de Henri IV, naquit en 1635, dans la prison de Niort où ses parents étaient détenus, et y fut baptisée. Elle resta de bonne heure orpheline et vécut dans un état si voisin de la misère, qu'en 1652 elle fut très-heureuse d'épouser le poète Scarron, vieux et infirme, qui la prit par pitié. Devenue veuve en 1660, elle retomba dans l'indigence, mais quelques amis lui obtinrent une pension de la cour. Plus tard, chargée de l'éducation de quelques enfants de Louis XIV, elle acquit auprès du roi un si grand crédit, qu'il lui donna, en 1674, la terre de Maintenon, qu'il érigea en marquisat. Après la mort de la reine, en 1683, Louis XIV s'unit à M^{me} de Maintenon par un mariage secret, en 1684 ou 1685.

M^{me} de Maintenon, en 1685, fonda à Saint-Cyr, bourg situé à 22 kilom. ouest de Paris, et à 5 kilom. ouest de Versailles, une maison pour l'éducation de 250 jeunes filles nobles et pauvres. C'est pour cette maison que Racine fit les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*, qui furent jouées par les jeunes filles ; les rôles d'hommes, grâce aux longs habits orientaux, pouvant être remplis par des femmes, sans blesser en rien la décence du costume.

A la mort de Louis XIV, en 1715, elle se retira à Saint-Cyr et y resta jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1719.

C'est sans doute alors qu'elle composa quelques écrits qui restent d'elle, mais parmi lesquels je n'avais pas entendu, jusqu'à présent, citer celui que le hasard m'a fait rencontrer et qui a toutes les probabilités de l'authenticité.

La reproduction entière de ces dialogues pourrait être fastidieuse, ils sont en général longs et trainants ; mais je prendrai çà et là quelques passages où je trouverai de bonnes vérités bien dites.

Dans le premier dialogue, plusieurs jeunes filles causent entre elles « sur la société ».

M^{lle} ALEXANDRINE fait le portrait d'une personne propre à la société. « Elle a de l'esprit jusqu'à un certain point ; elle est douce, complaisante ; elle veut tout ce que l'on veut : jouer aux jeux que les autres proposent,

quand ils ne seraient pas de son goût ; se promener, demeurer dans sa chambre, parler, se taire, travailler. Elle écoute avec attention ce qu'on lui dit ; elle n'abuse pas de l'attention des autres, en se faisant écouter trop longtemps ; elle n'est point curieuse, elle ne veut savoir que ce qu'on veut lui dire ; elle ne pénètre point dans les choses dont elle n'est point chargée ; elle ne se fâche jamais ; elle laisse tomber tout ce qui paraît fâcher une autre ; elle loue ce qui est bon, elle se tait sur ce qui est blâmable dans les personnes ; elle entend dire ce qu'elle savait, sans montrer qu'elle le sût déjà, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaisir de celle qui veut apprendre une nouvelle. »

M^{lle} HENRIETTE. Je voudrais bien le portrait de la grossière.

M^{lle} ALEXANDRINE. Je suis honteuse de tant parler, et je prie M^{lle} Faustine de le faire.

M^{lle} FAUSTINE. Il est facile, car c'est le contraire de ce que vous venez de dire. « Elle est occupée d'elle et oublie les autres ; elle prend partout la bonne place ; elle se jette à table sur ce qui est le meilleur ; elle parle d'elle et se fâche aisément ; elle épie ce qu'on fait, elle en juge ; elle est attachée à son opinion, elle veut dominer ; elle se vante, elle ne peut souffrir la moindre opposition, elle voudrait que sa volonté fût toujours suivie. »

Dialogue sur la raison.

M^{lle} ADÉLAÏDE. Je ne crois pas la raison toujours hérissée, sévère, critique : elle met tout en sa place ; elle veut que les enfants jouent, que la jeunesse se diverte innocemment, que la vieillesse même cherche des relâchements ; elle s'accommode de tout, elle compatit aux faiblesses des autres, elle diminue les siennes ; elle se console dans les afflictions, elle les avait prévues ; elle se modère dans les plaisirs ; elle jouit de la société, comme elle s'en passe ; elle goûte la santé, mais ne s'accable point dans les maladies ; elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux.

« La raison qui n'apprend qu'à raisonner n'est pas la véritable raison. »

Troisième dialogue sur la contrainte.

M^{lle} MÉLANIE. Il n'y a que les fous qui ne se contraignent jamais.

M^{lle} FLORIDE. Mais n'y a-t-il pas d'état où l'on ne soit pas contraint ?

M^{lle} AUGUSTE. Si j'étais au-dessus des autres, qui est-ce qui me contraindrait ?

M^{lle} HORTENSE. Je crois que les grandes contraintes sont pour les plus élevées.

M^{lle} ATHÉNAÏS. Vous croyez que le roi se contraint?

M^{lle} MÉLANIE. Depuis le matin jusqu'au soir.

M^{lle} FLORIDE. Ah ! mademoiselle, vous me permettrez de vous dire qu'il y a de l'exagération ; car au moins dans les plaisirs il ne se contraint point, ce ne seraient plus des plaisirs.

M^{lle} MÉLANIE. Si j'exagère, il faut que vous conveniez que vous êtes extrême, si vous croyez que la moindre contrainte ôte le plaisir.

M^{lle} ATHÉNAÏS. Revenons au roi, et dites-nous ses contraintes.

M^{lle} HORTENSE. Il se lève à une heure réglée, pour la commodité de ses sujets, et il n'est pas vraisemblable qu'il n'y ait des jours où il voudrait se lever ou plus tôt, ou plus tard ; il s'habille en public pour faire plaisir aux grands seigneurs ; et il y a bien des temps où il aimerait mieux être seul. Il dine de même *réglément* et en public.

Il va à la chasse ou à d'autres plaisirs ; il y faut mener souvent ceux qui déplaisent, de peur de fâcher les uns, d'offenser les autres qui ont des places ; il faut laisser ceux qui le divertiraient, de peur d'exciter la jalousie, etc.

M^{lle} AUGUSTE. Je croyais qu'on n'était contraint que dans l'enfance ou dans un couvent.

M^{lle} HORTENSE. Vous verrez un jour, mademoiselle, que ce temps-là a été le plus heureux et le plus libre de votre vie.

Dialogue sur le bon esprit.

M^{lle} CÉLESTINE. Je ne puis me résoudre à entrer dans des détails qui ne sont propres qu'à des fermières. — Quoi ! se lever matin comme des femmes de campagne, qui à peine sont hors du lit qu'elles s'occupent des détails du ménage !

M^{lle} AUGUSTE. Une personne qui agit de la sorte est véritablement sage.

M^{lle} CÉLESTINE. Vous seriez donc d'humeur, si vous étiez chez M^{me} votre mère, d'avoir soin des clefs et de tout le ménage ?

M^{lle} AUGUSTE. Ne vous moquez pas, mademoiselle, je le ferais et croirais ne pouvoir rien faire de mieux.

M^{lle} CÉLESTINE. En vérité, je ne le ferais pour rien au monde. — Quoi ! moi, qui ai l'esprit éclairé, je m'abaisserais à ces sortes de choses ? »

Il va sans dire que M^{lle} Auguste, qui a parfaitement raison, répond victorieusement à M^{lle} Célestine, qui finit par reconnaître son tort.

AL. KARR.



LITTÉRATURE ANGLAISE.



LES POÈTES DES LACS.

(Suite et fin.)

Le poëme de Wordsworth, intitulé l'*Excursion*, publié en 1814, est la couronne de l'œuvre indiqué, la formule des principes annoncés. En voici le début :

« Vérité, grandeur, beauté, amour, espérance, craintes pénibles conquises par la foi, consolations qui viennent à nous dans le malheur, force morale, puissance intellectuelle, joies répandues sur les hommes qui vivent en communauté, isolement de l'esprit qui vit dans son propre sanctuaire, libre comme un roi sur son trône, et n'obéissant plus qu'à sa conscience et à la loi suprême de cette intelligence qui gouverne tout : — voilà ce que je chante. »

L'*Excursion*, œuvre philosophique, avec ses aperçus sur l'homme, la nature et la société, procède d'une pensée profonde et d'observations immenses. On y trouve la plus douce sensibilité et une imagination que tempèrent la foi et le jugement; on y sent un cœur ouvert à toutes les sympathies de famille et de la vie sociale, exprimant des sentiments vrais d'un ton simple et sublime à la fois.

Nous trouvons, dans un de ses poëmes, ce passage, choisi par Walter Scott pour épigraphe de l'un des chapitres des *Fiancés*, ou le *Connétable de Chester* :

L'image de la Vierge a perdu son crédit;
Mais devant elle encor plus d'un genou fléchit.
On peut leur pardonner, puisqu'ils trouvent en elle
Un visible pouvoir, mystérieux modèle
Et d'amour maternel et de virginité,
Mélange de grandeur comme d'humilité !

A cette époque, la *Revue d'Edimbourg* était dans ses belles années, audacieuse et puissante : elle attaqua Wordsworth comme le principal apôtre de ce qu'elle appelait l'hérésie poétique. Elle affirma que l'on ne pouvait se passer des anciens principes littéraires; qu'ils étaient justes, tandis que les nouvelles doctrines, sans valeur sérieuse, reposaient sur l'erreur. Elle avait fait un reproche à Walter Scott d'abandonner les larges espaces de

l'épopée pour s'aventurer, malgré les avis de la raison, dans des sentiers montagneux et dans des pays romanesques. Elle blâma Wordsworth, à son tour, de vouloir trouver la poésie dans ses propres inspirations, et dans les tableaux de la nature dont il était entouré. Elle lui reprochait surtout l'importance presque majestueuse avec laquelle il traitait certains sujets, comme l'*Ane mort*, l'*Enfant perdu*, le *Vieux mendiant*, etc... Crabbe avait aussi essayé le genre, mais il l'avait traité ironiquement; Burns y avait mis de la naïveté; Wordsworth voulut y introduire une sorte de grandeur tragique et religieuse.

Wordsworth est le poète de la nature par excellence; son âme, pleine de sentiments généreux, accessible à toutes les nobles émotions, s'enflamme pour tout ce qui peut nous élever dans la voie de l'honneur, de la religion, de la morale. Son style a bien la simplicité des sujets qu'il aime à traiter, il est touchant et sans prétention. Peut-être pousse-t-il l'amour du détail jusqu'à la minutie; peut-être a-t-il choisi quelquefois pour sujets des objets d'une vulgarité trop notoire; mais sa poésie se fera toujours aimer pour le sentiment vrai, passionné que l'on y sent vibrer et vivre. Wordsworth s'était retiré à Rydal, dans le Westmoreland, où il occupait une place dans l'administration du timbre. Éloquent dans sa conversation, il laissa des regrets à tous ceux qui le visitèrent et qui eussent voulu finir leurs jours auprès de lui.

III.

Robert Southey, fils d'un commerçant de gros en lingerie, naquit à Bristol, le 2 août 1774. Après avoir fait ses études à l'école de Westminster et à l'université d'Oxford, il semblait devoir suivre l'état ecclésiastique auquel il se destinait. Mais une imagination exaltée et des convictions sincères le détournèrent de cette carrière, et il embrassa, de bonne heure, la cause libérale à laquelle les principes républicains de notre première révolution l'avaient enchaîné.

Ce fut le manque de ressources pécuniaires qui seul l'empêcha d'aller, à cette époque, réaliser en Amérique avec Lowell et Coleridge, ses beaux-frères, le plan de république qu'ils avaient conçu. Il se maria, puis il partit pour le Portugal avec le chapelain Hill, son oncle, et ses idées de rénovation sociale se calmèrent pour faire place à des projets de fortune et de renommée. En 1801, nous retrouvons Southey secrétaire du chancelier de l'Échiquier irlandais.

Après la retraite du chancelier, déjà connu par de nombreux écrits,

Southey fut choisi pour poète lauréat. A partir de cette époque, il se fit distinguer par son esprit et par son goût vraiment littéraires, et fit preuve d'un talent incontestable comme poète, comme prosateur et comme critique. Il devint l'un des principaux et des plus distingués collaborateurs du célèbre recueil tory, *the Quarterly Review* (Revue trimestrielle). Il se réunit à Walter Scott pour fonder *la Revue trimestrielle étrangère*, où tous deux publièrent de remarquables articles.

Une belle action de Southey, dans laquelle il fut bien inspiré par l'enthousiasme de sa jeunesse, est son poème de *Jeanne d'Arc*, où son talent poétique a, sans contredit, le plus de franchise et d'élévation. Les hommes de goût et les honnêtes gens surent gré à un Anglais d'avoir réhabilité une héroïne française qui avait tant de fois vaincu l'Angleterre, une femme qu'un poète français, un homme de génie pourtant, n'avait pas craint d'outrager. Chateaubriand, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, a rendu pleine et entière justice à l'auteur de *Jeanne d'Arc*. L'épopée de *Roderick, ou le dernier des Goths*, est une œuvre remarquable. Le sujet du poème, qui eut deux éditions, est la chute du dernier roi visigoth vaincu par les Maures à la bataille de Xérès. La *Malédiction de Kéhama*, imitation des poèmes indous; *Wat-Tylor*, souvenir des mouvements populaires qui éclatèrent sous Richard II, obtinrent également un succès qui grandit la renommée du poète lauréat.

On a, en outre, de Southey deux autres poèmes : *Thalaba le destructeur*, peinture animée de l'Arabie et des mœurs arabes; et *Madoc*, prince de Galles, à qui une ancienne tradition attribuait, dès le douzième siècle, la découverte de l'Amérique. On remarque, dans ce dernier ouvrage, l'adresse avec laquelle le romancier a su rattacher à l'arrivée de Madoc la conquête du Mexique par les Astèques, ainsi que des imitations intelligentes d'Alonso d'Ercilla, l'auteur de *l'Araucana*, d'Ossian et de Milton.

Tout le monde connaît l'introduction si harmonieuse de son poème de *Thalaba* :

« Qu'elle est belle la nuit ! qu'elle est belle ! La fraîcheur de la rosée
« remplit l'air silencieux ; pas un brouillard, pas un nuage, pas une tache
« n'altère la sérénité du ciel. A travers l'espace azuré, la lune porte
« son globe majestueux ; et, bien au loin, éclairé par ses paisibles rayons,
« le cercle désert et vide se déroule, pareil à l'océan, dont les cieux for-
« ment la ceinture... Ah ! comme la nuit est belle ! »

Comme prosateur, Southey a laissé divers ouvrages fort estimés, à savoir : une *Histoire du Brésil*, des *Lettres écrites pendant une courte rési-*

dence en Espagne et en Portugal, les restes de *Henri Kirke White* avec sa vie, l'Angleterre et les Anglais. Southey, dans ce dernier ouvrage, ne saurait être accusé de partialité pour l'Angleterre, pas plus que l'auteur de *Pelham*. On a encore de lui une *Histoire de la guerre en Espagne et en Portugal*, de plus une *Vie de Nelson*, une *Vie de Wesley*, fondateur de la secte méthodiste; un ouvrage traduit de l'espagnol, la *Chronique du Cid*, *Rodrigo Diaz de Bivar*.

Southey, comme on voit, a droit d'être compté parmi les écrivains les plus féconds. Un de ses compatriotes l'a jugé très-sévèrement : eh bien ! c'est de ce jugement même, formulé dans des termes assez voisins du dénigrement, que nous extrayons les lignes suivantes : « Convenons, toutes fois, que ses ouvrages offrent de nombreuses beautés de style et des « détails d'une grande vérité..... Ce littérateur possède une connaissance « approfondie des langues dont il a étudié les chefs-d'œuvre ; et, à cet « avantage, il joint un goût épuré. »

IV.

Wilson (Robert) naquit à Paisley, en 1789, dans la partie occidentale de l'Ecosse, qui a produit Burns, Grahame et Campbell. Son père avait une grande fortune, aussi fit-il donner à son fils une éducation classique d'abord à Glasgow, puis à Oxford. L'enfant obtint partout des succès éclatants. Une de ses compositions en vers, la *Sculpture antique*, fut couronnée; elle promettait un talent distingué.

Il s'annonça, et d'une manière brillante, au public par son poème de *l'île des Palmiers*; il y avait là un luxe inouï d'images charmantes, gracieuses, pittoresques, de scènes délicates et ravissantes.

La Cité de la peste, qu'il publia ensuite, continua cette vogue; c'est un tableau très-pathétique de la ville de Londres ravagée par ce fléau destructeur, et dont l'auteur puisa le sujet dans l'*Histoire de la peste* de Daniel de Foë. Le poème de Wilson contribua même à ramener l'attention publique sur les livres oubliés de l'auteur de *Robinson*, ce philosophe et ce romancier éminent. Il y a dans *la Cité de la peste* un intérêt puissamment dramatique; un récit attachant, plein de grandeur et d'énergie, des souffrances individuelles et de la misère générale. On entre avec l'auteur dans des demeures hideuses, on parcourt des détails horribles, et malgré cela on s'attendrit, et l'on sent que l'espérance n'a pas abandonné ces cœurs désolés : à côté des cadavres, au sein de ce vaste cimetière, la verve prodigue et étincelante du poète jette des fleurs brillantes, et laisse en-

trevoir un beau ciel, un air plus pur et la fin du fléau. Des scènes d'un naturel exquis font oublier enfin tout ce qu'a d'effrayant un pareil tableau.

On a de Wilson un spécimen curieux de féeries, c'est *Edille et Nora*. Le paysage, riche de tons et de couleur, est bien l'asile délicieux que doivent habiter des êtres surnaturels; on y reconnaît toute la puissance et toute la variété poétique de l'auteur. Un chef-d'œuvre du genre est l'*Ode à un daim sauvage*; les images y sont prodiguées à pleines mains, la langue y est rapide, entraînant, la poésie et la versification semblent s'être inspirées de l'animal qui, en quelques bonds, peut traverser les futaies, les clairières ou les taillis, pour échapper au chasseur.

On trouve dans toutes les poésies secondaires de Wilson un sentiment profond de la nature, un langage facile, gracieux, voisin du lyrisme, une connaissance sérieuse du cœur humain. C'est une organisation ardente, une imagination splendide, une pensée élevée, une sympathique chaleur pour tout ce qui est grand et honorable; il est fâcheux seulement que le spiritualisme exalté qui anime tous ses poèmes efface, trop souvent peut-être, les couleurs et les détails de la vie réelle. Il y a dans son génie poétique tout ce qui manque à Crabbe, c'est-à-dire l'élévation, la pureté, la piété et le pathétique. Aujourd'hui rédacteur en chef du *Blackwood's Magazine*, Robert Wilson exerce une influence considérable sur la littérature en Ecosse. Prosateur remarquable par l'abondance et par la liberté avec laquelle il emploie tous les idiotismes vulgaires, qu'il relève et fait valoir par son mélange hardi de toutes les couleurs, Wilson se rapproche de Diderot par la vigueur et la fougue. Il défend le parti conservateur, ou le *torysme*, et le défend avec éloquence.

Wilson, dans tous les exercices gymnastiques, fait preuve d'une grande habileté : chasseur adroit, boxeur émérite, pêcheur acharné, professeur d'escrime, il a une tête mâle et noble, de l'aisance, de l'éloquence, et toutes les qualités qui rendent le commerce d'un homme attrayant. Il n'a jamais hésité à protéger le talent naissant et la jeunesse qui débute. Ennemi-né de l'affectation, en prose comme en vers, dans les habits comme dans les lettres, Wilson a toujours fait une guerre à mort aux fats de tous les genres et aux prétentions de toute espèce.

Tels sont les membres les plus illustres de cette école gracieuse et pittoresque qui puisa la poésie à ses sources les plus vraies, les plus fécondes; dans le Cumberland, où les amateurs de la belle et poétique nature n'ont jamais manqué de visiter le Derwent-Water, le plus romantique des lacs de cette contrée, la célèbre cataracte de Lowdore, le Carrock et ses pré-

cupices, le Blackhole et ses horreurs émouvantes, et tous ces sites ravissants des environs de Cockermouth ; dans le Westmoreland, où le voyageur s'arrête, malgré lui, pour admirer ces hautes montagnes arides et nues, ces collines dépouillées, ces noirs marais, et pour parcourir ces rivières, ces ruisseaux, ces lacs, ces pâturages, et ces étroits vallons qu'il ne quitte qu'à regret.

Plus d'une fois le touriste, avide de nouveauté, ardent à découvrir une ruine inexplorée ou un site inaperçu, a dû s'arrêter dans ces demeures modestes, où vécurent trop oubliés, et peut-être plus heureux, quelques-uns de ces poètes charmants, mélancoliques et vrais, qu'une époque trop indifférente a méconnus, mais auxquels, nous l'espérons encore, la postérité rendra leur part d'honneur et de gloire.

A.-L. RAVERGIE.



BIOGRAPHIE.



BOSSUET.

(Explication de l'énigme historique.)

Le nom que nous venons d'écrire rappelle tout ce que l'éloquence a de grandeurs et de magnificences. Bossuet est un grand écrivain, un grand orateur, un poète incomparable. Pour lui chercher des rivaux, il faut remonter aux plus magnifiques génies de l'antiquité, à Homère, à Démosthène, à l'harmonieux disciple de Socrate, à Platon. Inspiré par les livres saints, par la Bible, par le souffle des prophètes, il s'est créé une langue qui lui est propre, et son style a je ne sais quelle majesté profonde et terrible. Il plane sur les tombeaux, sur la ruine des empires ; et son œil d'aigle, soit qu'il interroge la mort, soit qu'il étudie le cœur humain, pénètre au fond de toute chose. Partout, pour lui, se manifeste la volonté suprême, et après avoir tout contemplé, tout admiré, tout compris, tour à tour pénétré et de la grandeur et de la faiblesse de notre nature, il s'écrie : « L'homme s'agite et Dieu le mène!... Dieu seul est grand!... Heureux si le temps dans lequel il a vécu ne l'avait pas forcé quelquefois d'immortaliser des grands de la terre, qui ne méritaient point une telle fortune! »

Bossuet naquit à Dijon, le 27 septembre 1627, d'une famille de robe. Il

fut élevé par les jésuites, qui firent tous leurs efforts pour le faire entrer dans leur ordre; mais il voulut garder toute sa liberté, et il se rendit à Paris où il fit sa philosophie. Il soutint sa thèse avec un grand éclat, et, à seize ans, il avait déjà une telle réputation d'éloquence, que l'hôtel Rambouillet¹ voulut l'entendre. « Il prêcha, dit M. Laurentie, sur un sujet qu'on lui donna à l'instant, et qu'il remplit aux grands applaudissements de M^{me} et de M^{lle} de Rambouillet. C'était un mauvais début; il eût pu être fatal à un autre: sa bonne et forte nature le sauva de cette gloire. » Il était du petit nombre d'hommes à qui il a été donné d'être précoces, et de ne pas périr ensuite d'affaiblissement et de vanité. Lorsqu'il se présenta pour soutenir sa thèse publique, le grand Condé voulut l'entendre et lui témoigner sa satisfaction. Le vainqueur de Rocroy, dans le secret de son cœur, pensait-il que cette bouche inspirée donnerait, pour ainsi dire, à ses victoires une seconde immortalité?

Bossuet se retira pendant quatre ans dans la solitude. Reçu tour à tour bachelier, sous-diacre, licencié et docteur, il vit sa renommée ne cesser de s'élever, et tous les prélats briguer l'honneur de l'attacher au clergé de leur diocèse. Nommé archidiacre de l'Eglise de Metz, il fut fait prêtre en 1652: il avait vingt-cinq ans. Il écrivit contre les protestants, établit des *conférences*, et conquit l'amitié du plus doux des saints dont s'honore l'Eglise française, de saint Vincent de Paul. Il convertit à la foi catholique les marquis Dangeau, de Courcillon, et, plus tard, Turenne. Bossuet commença à prêcher à Paris; l'on se pressait pour l'entendre. C'était quelque chose de neuf, de hardi, d'inachevé, qui ne rappelait en rien la préparation et la manière. Ce n'était point un travail poli jusqu'à la perfection; mais une *logique véhémence, relevée par de ces traits d'un génie simple et vigoureux*, dont lui seul a eu le secret. « Bossuet prêcha devant les grandeurs, devant la reine, devant Louis XIV; ce fut toujours la même fécondité. Cet homme se multipliait avec des formes d'éloquence toujours nouvelles et toujours inconnues. Cependant, il faut dire ici que ces sermons devant les grands accoutumèrent Bossuet à porter, dans la prédication des choses graves et austères de la religion, une tempérance de flatterie, qui pouvait ôter à la vérité son caractère inflexible et endormir les vices au bruit des leçons les plus admirables de l'éloquence. »

Cependant Bossuet ne recherchait point la faveur; il vivait retiré dans des études et dans une méditation profondes. Au bout de dix ans de travaux

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, vol. 8, page 126.

il n'était encore que prieur de Gassicourt et doyen de Metz. Vers cette époque, il débuta dans l'oraison funèbre, par celle du père Bourgoing, supérieur de l'Oratoire. La mort lui livra de plus illustres sujets; sa voix s'éleva sur les pompes funèbres d'Anne d'Autriche et d'Henriette de France, reine d'Angleterre. C'est en travaillant ce dernier chef-d'œuvre, qu'il disait : « Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite, il faut que je m'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu ¹. »

A Henriette de France, cet admirable sujet, dont l'orateur chrétien tira un si incomparable chef-d'œuvre, succéda l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, sœur de Charles II et épouse de *Monsieur*, duc d'Orléans. A ces terribles accents : « *Madame se meurt ! Madame est morte !* » toute la cour tressaillit d'épouvante. On aurait dit qu'elle voyait cette longue suite de funérailles qui ont étendu leurs voiles de deuil sur les dernières années du règne de Louis XIV. Evêque de Condom, et nommé précepteur du Dauphin, il écrivit pour lui deux chefs-d'œuvre : *La Connaissance de Dieu et de soi-même* et le *Discours sur l'histoire universelle*. Après l'éducation du Dauphin, Bossuet fut nommé évêque de Meaux. Mêlé à toutes les luttes théologiques de son temps, Bossuet trouvait encore des loisirs pour publier des livres admirables : les *Elévations sur les mystères*, les *Méditations sur les Evangiles*. Membre de l'Académie, il aimait et pratiquait les beaux écrits de cette brillante époque. Dans le commerce habituel il était doux, simple et facile. Il y avait pour ainsi dire en lui deux natures, l'homme de la chaire, de la polémique, et l'homme de la vie commune.

Aux morts illustres, sur lesquels il avait fait couler tant de larmes, succédèrent la reine Marie-Thérèse, la princesse Palatine, le chancelier Letellier et le prince de Condé, qui eut le bonheur de ne pas voir l'abaissement de la France. Cette dernière oraison funèbre est peut-être le plus merveilleux morceau d'éloquence que nous possédions. Ce fut le chant du cygne ! Bossuet fit ses adieux à la chaire, et sa voix s'éteignit.

Il continua néanmoins ses travaux dans son diocèse où, comme Gerson, il se plaisait à faire le catéchisme aux petits enfants ; il écrivit divers ouvrages ; il combattit Fénelon, si grand et si beau dans sa défaite ; et enfin, toujours actif, toujours prêt à défendre ses croyances, il s'avança avec calme vers les dernières années de sa vie. Sa fin fut touchante : « Ces cheveux blancs, avait-il dit à ses prêtres, m'avertissent que je dois aller bientôt rendre

¹ M. de Laurentie.

compte à Dieu de mon ministère. » Continuant à parler d'un ton doux et grave de sa mort prochaine, il les conjura de garder tous le souvenir des conseils qu'il avait pu leur donner, afin que Dieu le reçût lui-même dans sa sainte miséricorde. Petit à petit, il se sépara de la vie, mais il ne cessa point de travailler ; il n'eut à sa dernière heure ni regrets, ni inquiétudes ; il souffrit sans plaintes ni murmures, attendant tout de la miséricorde divine.

Il expira en 1704.

Toutes les opinions religieuses, tous les écrivains se sont plu à reconnaître que Bossuet était l'homme le plus éloquent qui ait jamais paru dans la chaire. Son érudition, sa science profonde, l'autorité qu'il avait conquise dans les matières religieuses, lui ont valu d'être considéré et nommé par toute l'Eglise catholique, le *dernier des Pères*.



ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la grande famille d'Italie qui, pour s'allier à la maison de France, consentit à payer une partie de la rançon du roi Jean ?



LITTÉRATURE ANGLAISE.



L'ARRIVÉE DE LA POSTE AU VILLAGE.

Écoutez ! Entendez-vous la voiture rouler sur le pont du village ? la trompette du conducteur retentir ? Voici le porteur de nouvelles, le *messager d'un monde agité* ; il accourt, les cheveux humides, les bottes souillées de boue, portant dans sa sacoche les nouvelles de tous les pays. Que lui importe son précieux fardeau ! Il n'a qu'un souci, remettre à chacun ce qui lui est adressé, et de ne pas être en retard. Il jette, sans prendre garde, son paquet de lettres sur la table de l'auberge, et s'éloigne le cœur gai, le nez au vent, sifflant son air favori. Il va devant lui sans s'inquiéter des douleurs ou des plaisirs qu'il peut répandre sur sa route. Dans sa sacoche il porte des incendies, des mariages, des naissances, des morts, la hausse et la baisse des fonds publics... Que lui importe ! Lettres attendues d'un cœur ému, lettres de reproches, sermons paternels, cris de désespoir, ne le touchent pas plus que son cheval, dont le trot paresseux éveille

l'écho de la vallée. Il apporte aussi le journal. Oh ! qui peut dire ce que le journal contient ? Nos soldats sont-ils battus ? laissons-nous à l'Inde, notre esclave, le droit de porter paisiblement son collier de pierreries et ses bracelets d'or, ou continuerons-nous à l'opprimer ? Voyons, qu'est-ce que tout ce débat au Parlement ? Interruption scandaleuse... amendement nouveau... réplique étincelante... sarcasme amer... péroraison véhémement... Sortez, orateurs, des quatre colonnes du journal... parlez, posez devant nous, soyez sublimes et ridicules tout à votre aise.

Le jour s'éteint, ranimez le feu, que les volets soient fermés, que les rideaux tombent et nous protègent, que le canapé soit approché du foyer pétillant ; causons pendant qu'une colonne de vapeur odorante s'élève du vase où se fait une délicieuse boisson. Voici les tasses, et bientôt la gaieté sans l'ivresse donnera une nouvelle activité à la conversation devenue languissante. Chère soirée, sois la bien-venue ; nous te saluons, tu nous apportes le bonheur et la paix ! Quel plaisir trouve-t-on dans l'air épais d'une salle de théâtre, ou aux discours emphatiques des patriotes modernes ?

Le journal... pour moi, c'est la carte du monde. Voici les sommets escarpés de l'ambition, les cataractes de la fausse éloquence, les fleuves de la verbeuse déclamation, les déserts de pensées et les océans de mots. Le journal, c'est une foire permanente : carrosses, laquais, bateaux à vapeur, maisons, dents artificielles, fard pour la beauté qui s'en va, spécifique pour tous les maux, rosée divine, émanée de la fontaine de Jouvence, changeant les rides en satin ; folies, espoirs, caprices, un journal renferme tout !...

COWPER.

Traduit par X.



RÉCRÉATIONS.



LES DEUX BIENFAITRICES.

Edmée Cernay était dans une joie qui tenait du délire ; pauvre orpheline, elle venait de revoir un frère dont elle avait pleuré la mort pendant six années. Depuis le retour de Victor Cernay, l'amitié de sa sœur était devenue mille fois plus vive. Hélas ! qui ne s'est dit, après la perte d'un être chéri, je n'ai pas su apprécier assez sa tendresse ; je ne lui ai pas témoigné la mienne comme j'aurais dû le faire. Si le temps passé pouvait revenir, combien les légers défauts, les petites contrariétés dont je me

sentais trop blessé me paraîtraient faciles à supporter, auprès des procédés qu'il faut souffrir de la part des indifférents !

Quand le premier enivrement fut un peu passé, le frère et la sœur eurent un entretien, durant lequel ils se racontèrent tout ce qui leur était arrivé depuis leur séparation. Le récit de Cernay fut très-long ; nous allons seulement en donner un abrégé.

Voulant essayer de rétablir la fortune qu'une suite d'événements malheureux venait d'enlever à sa famille, Cernay avait entrepris un grand voyage. Le vaisseau qui le portait échoua sur les côtes d'un pays habité par un peuple à demi sauvage. Cernay, le seul passager échappé à la tempête, fut entraîné jusqu'au fond de l'Afrique et traité d'abord en esclave. Mais bientôt son instruction le rendit si utile, que le roi du pays le délivra et l'enrichit. Enfin, ayant trouvé moyen d'instruire un consul européen de sa situation, il fut réclamé, et quitta l'Afrique avec des richesses bien supérieures à celles qu'auraient pu lui procurer ses courses scientifiques, dans un temps égal à celui qu'avait duré son exil. De plus, ses observations importantes sur les pays où il venait de vivre, les collections d'objets d'histoire naturelle qu'il avait eu soin de rapporter pour enrichir nos Musées, des notes curieuses, remises à l'Académie des sciences, lui avaient valu de grandes marques de distinction, et, sous tous les rapports, sa situation était maintenant des plus brillantes.

Quand ce fut le tour d'Edmée à parler : Ah ! mon frère, dit-elle, dans quel affreux état me plongea la nouvelle de ton naufrage ! Je ne sentis d'abord que la douleur de ta perte ; mais bientôt j'appris à connaître la triste position d'une enfant de douze ans, restée seule au monde, sans bien, sans appui ! Ma cousine Emilie, la seconde fille de mon oncle Nerval, orpheline comme moi, et déjà émancipée, parut touchée de mon malheur ; elle m'offrit un asile chez elle ; le tuteur qu'on m'avait donné accepta cette offre avec empressement. Je fus donc admise dans le riche hôtel de ma cousine ; elle fit avec magnificence les frais de mon éducation, m'admit à tous les amusements que sa grande fortune lui permet de goûter ; son intention était même de me donner une dot... — Cela est admirable ! s'écria Cernay, cela mérite toute ma reconnaissance ! Emilie est loin d'être jolie, mais, après ce qu'elle a fait pour toi, je la trouve préférable à toutes les autres femmes ; je suis décidé à lui offrir ma fortune, qui, même après que la moitié en aura été retirée pour toi, surpassera encore de beaucoup la sienne. — Oh ! non, non ; mon frère, je t'en conjure, n'épouse pas une telle femme ! Si tu veux te marier, choisis, choisis plutôt sa sœur Ambroi-

sine; c'est elle qui est bonne, c'est elle qui mérite d'être aimée. — Tu m'étonnes beaucoup, Edmée. Quoi! tu viens de me le dire, Emilie t'a donné un asile, elle t'a comblée de bienfaits, et tu sembles éprouver de l'éloignement, presque de l'aversion pour elle; tandis qu'Ambrosine (qui ne pouvait rien pour toi, puisque M. Nerval ne possédait aucun bien, et que la fortune d'Emilie lui vient du côté de sa mère), Ambrosine est l'amie à laquelle ton cœur est dévoué! Ah! ma sœur, n'est-ce pas là de l'ingratitude? — Non, Victor, c'est de la justice. Il est deux sortes de bienfaisance, vois-tu; l'une consiste à vous garantir des souffrances physiques, l'autre des souffrances morales. Emilie s'est montrée prodigue d'or en ma faveur; mais, entre nous, était-ce par intérêt pour moi? m'aimait-elle? Non; l'expérience me l'a prouvé. Elle aurait rougi d'avoir une parente dans la misère; elle était fière d'entendre louer sa générosité. Voilà le motif des services que je lui dois. Mais qu'elle me les a fait chèrement payer, ces services! Que je serais promptement sortie de sa maison si mon tuteur ne m'eût contrainte à y rester! — Quoi! te faisait-elle subir de mauvais procédés, des humiliations?... — Rien de trop grossier, de trop visible aux yeux d'autrui; mais une foule de ces coups d'épingle qui vous font haïr le bienfait et le bienfaiteur. Veux-tu que je te cite quelques traits propres à te donner une idée de ses procédés à mon égard? Si, pour assister à une cérémonie ou pour visiter un monument public, elle avait un de ces billets qui sont une distinction, jamais elle ne daignait m'admettre au nombre des personnes dont elle pouvait se faire accompagner. En partant pour assister à une fête chez une dame d'un rang un peu élevé, elle me dit: Je ne t'emmène pas, car c'est une maison où tu ne pourrais être reçue. Un jour mon tuteur m'avait donné un numéro pour une loterie de bienfaisance; il s'agissait de gagner un collier, des boucles d'oreilles et des bracelets en perles fines. Je n'aurais pu, certes, m'en parer que si je m'étais mariée; cependant Emilie n'aurait pas dû me dire: à quoi pense ton tuteur? quand tu gagnerais de pareils bijoux, est-ce que tu pourrais jamais les porter? Une autre fois, après s'être placée au fond de sa voiture, elle s'étonna de me voir prendre une place semblable à la sienne, en laissant un monsieur qui nous accompagnait, et qui n'était pas un homme fort âgé, se mettre sur la banquette de devant. J'avais témoigné le désir de voir un opéra composé par une personne de sa société; une amie de ma mère s'était chargée de me conduire au spectacle; eh bien, Emilie ne rougit point de nous faire donner un billet de quatrième loge; elle m'envoyait où l'on envoie les subalternes! mais c'était réellement en subalterne qu'elle

me traitait. Quand cette dame dont je viens de te parler me faisait quelque présent, Emilie disait, en y jetant un regard dédaigneux : J'ai vu quelque chose de semblable à ma lingère, à ma couturière, etc. Elle avait reçu de Londres de charmantes broderies; je les admirais, je l'avoue. Il ne lui vint pas à l'esprit de m'en offrir une seule, mais elle me dit : Quand je les aurai portées quelque temps, je t'en donnerai. — Est-il possible? s'écria Cernay. Quelle indignité! à toi, la fille d'un amiral, et qui plus est, d'un ami de son père! — Ah! Victor, elle oubliait et laissait oublier aux autres de qui j'étais fille pour se rappeler seulement ma pauvreté, mon isolement. Quand je dis qu'elle me traitait en subalterne, je me sers d'une expression trop faible, car elle n'avait pas même pour moi les égards qu'on a pour ses inférieurs. En leur présence, on ne s'exprime pas avec dédain sur les personnes placées dans une situation semblable à la leur; on ne parle pas en termes offensants de leur famille; on ne se permet pas de blâmer leur père; et toutes ces souffrances, Emilie me les imposait. — C'est donc ainsi qu'elle respectait ton malheur! C'est à un tel prix qu'elle te vendait ses secours!... Et sa sœur? — Oh! c'était bien différent! chère Ambroisine! si les chagrins, les humiliations ne m'ont pas tuée, c'est à elle qu'il en faut rendre grâce. Elle ne pouvait se montrer envers moi ce qu'on appelle bien-faisante, puisque sa pauvreté était presque égale à la mienne, mais combien de preuves de bonté et d'affection j'en ai reçues! Comme elle paraissait comprendre ce que ma situation avait de pénible! Avec quelle délicatesse elle s'efforçait de la relever à mes yeux! Elle a été malade, je l'ai soignée, et tu peux te figurer si c'était de bon cœur. Sa maladie n'était pas fort grave, mais elle a feint de la croire telle, afin de pouvoir dire que mes soins lui avaient sauvé la vie, et de persuader à tout le monde et à moi-même que j'avais droit à ce que je recevais. Dans toutes les circonstances où Emilie me faisait sentir ma triste dépendance, la conduite d'Ambroisine envers moi était plutôt celle qu'on tient avec ses supérieurs qu'avec ses égaux. A table, en voiture, au spectacle, partout, elle voulait absolument me céder la meilleure place. Quand les domestiques, enhardis par la conduite d'Emilie, ne me traitaient pas avec les égards convenables, Ambroisine les reprenait plus sévèrement que pour elle-même. Un jour Emilie me dit devant des témoins, et du ton dont on parlerait à une personne faite pour vous servir : Viens donc m'aider à ôter mon manteau et toute cette fourrure, dont je ne puis me débarrasser. Ambroisine me vit rougir; elle se leva aussitôt : Ne te dérange pas, me dit-elle, c'est moi qui vais aller au secours de ma sœur, car, je m'en aperçois, elle a vraiment des motifs pour implorer de l'assis-

tance. Quand Emilie avait des billets pour des places ou des entrées privilégiées, Ambrosine lui reprochait en secret de ne jamais m'emmener, et refusait fort sèchement de l'accompagner, en disant : Edmée pourrait s'ennuyer, je veux rester pour lui tenir compagnie. Sortions-nous toutes les trois ensemble, Emilie, jugeant de mon caractère par le sien, me croyait assez de puérilité pour être humiliée de la simplicité de ma toilette, tandis que la sienne étalait tout le luxe qui annonce l'opulence. Loin de compatir à cette prétendue humiliation, c'était un motif pour qu'elle se parât davantage. Ambrosine, en de telles circonstances, se mettait absolument comme moi, prétendant qu'il en devait être de deux cousines comme de deux sœurs. Au premier de l'an, Emilie lui faisait un superbe présent, et toujours elle affectait de me donner un objet du même genre, mais extrêmement inférieur sous le rapport du travail et de la matière. J'aurais bien voulu me dispenser de l'accepter, je l'ai même essayé ; mais hélas ! la surprise ironique et insolente que j'ai excitée m'a trop bien fait sentir qu'il était ridicule de refuser un bijou de la main dont on se voyait obligé de tout recevoir. Quant à Ambrosine, elle aimait mieux faire à sa sœur un présent très-médiocre, et conserver le moyen de m'en offrir un exactement pareil. Ces bagatelles, je les ai conservées comme des trésors, tandis que j'aurais voulu jeter au feu les dons d'Emilie. J'aspirais au moment où les talents que je m'efforçais d'acquérir me mettraient en état de sortir de sa dépendance et de lui rendre ce que je lui dois, c'est-à-dire un peu d'or, car le jour où je lui aurai fait cette restitution, je penserai être quitte envers elle ; mais je me croirais encore redevable à Ambrosine, quand même je lui aurais sauvé la vie. — Et tu aurais raison. Oui, je comprends la différence de tes sentiments pour tes deux bienfaitrices. Eh bien, Emilie est déjà fort riche, Ambrosine ne possède presque rien ; c'est à elle que j'offrirai ma fortune. Aux yeux du monde ma conduite semblera fort simple ; ce sera paraître reconnaissant envers Emilie que d'assurer un sort brillant à sa sœur... Oh ! ne me remercie pas trop, Edmée, car je crois bien agir dans mon propre intérêt en épousant une femme à laquelle je connais un cœur si noble, un si aimable caractère.

Cernay accomplit son projet. Ambrosine, dépourvue de dot et de beauté, fit un mariage fort au-dessus de ce qu'elle devait espérer. C'eût été un sujet de joie pour Emilie si elle avait eu un bon cœur ; mais elle n'éprouva que du dépit. Ainsi elle fut récompensée comme elle s'était montrée généreuse : seulement en apparence.

AN. SURVILLI.



RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER.



PROVERBE.

PERSONNAGES.

—

M^{me} DE GARDENS, veuve, 50 ans.
 LOUISE, 20 ans, fille de M^{me} de Gardens.
 GABRIELLE, 18 ans, *idem*.
 AMÉLIE, 17 ans, nièce de M^{me} de Gardens.
 M^{me} DE BOISSY, 55 ans.
 VICTORINE, femme de chambre de M^{les} de Gardens.
 GENEVIÈVE, fille de basse-cour, 16 ans.

—

(La scène se passe en 1802, dans une maison de campagne aux environs de Paris. Salon de campagne, porte au fond, deux portes latérales, instruments de musique, table chargée de livres et de brochures.)

—

SCÈNE I^{re}.

M^{me} DE GARDENS, *en costume de voyage*;
 VICTORINE, *tenant plusieurs paquets à la main*.

M^{me} DE GARDENS. — Ayez bien soin de la maison, Victorine; veillez à ce que tout soit bien pendant la courte absence que je suis forcée de faire.

VICTORINE. — Madame connaît mon attention, elle peut être sûre...

M^{me} DE GARDENS. — Je pars tranquille.

VICTORINE. — La raison qui force madame à aller à Paris doit lui rendre agréable ce petit voyage.

M^{me} DE GARDENS. — Sans doute, l'établissement de ma chère Louise.

VICTORINE. — Un jeune homme si bien, si riche... (*A part.*) mais triste comme un jour d'hiver.

M^{me} DE GARDENS. — Il a des manières parfaites.

VICTORINE. — Qu'ils nous ont donc amusées, ses amis, pendant leur séjour; MM. Alfred et Arthur sont-ils gais! Mon Dieu! m'ont-ils fait rire!

M^{me} DE GARDENS. — Mais où sont donc Louise, Gabrielle et Amélie?

VICTORINE. — Dans le jardin, elles cueillent un bouquet pour madame... Les voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE, GABRIELLE, AMÉLIE. *Elles arrangent des fleurs, qu'elles offrent, en entrant, à M^{me} de Gardens.*

M^{me} DE GARDENS. — Merci, Louise; merci, mes enfants; merci, ma bonne Amélie.

AMÉLIE. — Vous reviendrez bien vite, ma tante.

LOUISE. — Maman, pressez votre retour.

M^{me} DE GARDENS. — Tu sais que c'est pour toi que je vais à Paris, ces hommes d'affaires sont d'une lenteur qui désespère ton fiancé. Et, à votre âge, je m'en souviens, on ne sait pas attendre... Amusez-vous pendant mon absence, riez, soyez jeunes. Tu crois entrer peut-être dans une vie plus heureuse, ma bonne Louise, Dieu veuille que jamais le reg et...

LOUISE. — Allez-vous donc me faire peur... Vous ne le pourriez pas. Je ne le trouve pas trop mal, mon prétendu... Un peu grave, peut-être, un peu triste.

M^{me} DE GARDENS. — C'est qu'il a déjà passé par de rudes épreuves; sa position, il se l'est faite. Elevé par la charitable tendresse d'une tante qui doit bientôt venir de Lille à Paris pour as-

sister à la noce, Emile n'a reçu d'elle que l'éducation qui devait le mener à la fortune. C'est, dit-on, une femme instruite, économe, sévère, mais bonne. Nous la verrons bientôt.

AMÉLIE. — Pauvre jeune homme!

M^{me} DE GARDENS. — Elle sera probablement ta seconde mère, Louise, il faudra chercher à lui plaire... (*Regardant à sa montre.*) Mais voyez donc, Victorine, si on a attelé. (*Victorine sort.*)

SCÈNE III.

M^{me} DE GARDENS, LOUISE, GABRIELLE, AMÉLIE.

GABRIELLE. — M. Emile faisait contraste à côté de ses amis. Quelle verve rieuse! Quel entrain!

AMÉLIE, à part. — Moi, je préfère M. Emile. (*Haut.*) M. Emile est très-bien.

GABRIELLE. — J'étais sûre que tu allais faire son éloge : qui se ressemble s'assemble...

M^{me} DE GARDENS. — Soyez bien sages, mesdemoiselles; pas de changement dans l'emploi de votre temps : vos livres, la musique, le jardin, les soins de la maison, en voilà plus qu'il n'en faut pour remplir les courtes heures de mon absence.

AMÉLIE. — Elles nous paraîtront toujours longues, ma tante.

M^{me} DE GARDENS. — Que dirai-je de ta part, Louise, à M. Emile?

LOUISE. — Je ne sais pas, maman, si... ce que...

M^{me} DE GARDENS. — Ma fille, soyez franche et sincère : quand je vous adresse une pareille demande, c'est que je sais que vous pouvez y répondre.

LOUISE, en riant. — Dites-lui donc que je veux qu'il ne soit plus triste.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE. — Madame, tous les paquets sont dans la voiture et Jean est sur le siège.

M^{me} DE GARDENS. — Adieu, mes enfants, à ce soir. Faites-vous servir un bon petit dîner, bien friand...

LOUISE. — Adieu, maman.

GABRIELLE. — Adieu, maman.

AMÉLIE. — A ce soir, bonne tante. (*Elles s'embrassent.*)

M^{me} DE GARDENS. — Veillez à tout, Victorine.

VICTORINE. — Madame peut être tranquille. (*Elle fait quelques pas pour suivre M^{me} de Gardens, qui sort par la porte du fond.*)

M^{me} DE GARDENS. — Restez, Victorine, et mettez un peu d'ordre sur ces tables.

SCÈNE V.

VICTORINE, elle met en ordre les meubles et les livres.

Oh! qu'il était homme de bien, de sens et de raison, celui qui le premier a dit : « Quand les chats sont partis les souris dansent! » C'est étonnant quel effet m'a toujours produit le départ de mes maîtres!... Dès que la porte a tourné sur eux... je vis, je respire, j'ai un poids de moins sur les épaules, j'éprouve l'envie de ne rien faire, (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*) de m'amuser... (*Elle se lève.*) Je chanterais si j'osais. Il n'est que neuf heures du matin, le ciel est superbe, et j'espère bien que ces demoiselles combineront quelque joli plaisir... Ah! messieurs Alfred et Arthur, où êtes-vous? Ils nous ont enseigné le passe-temps à la mode... On mystifie à Paris. C'est drôle! c'est drôle! j'entends encore M. Arthur nous raconter sa visite au Musée : il se trouvait à côté d'une grande baignoire de porphyre; un provincial — faut-il être niais! — lui demande qu'est-ce que c'est que cette grande cuve? — Une cuve! monsieur! une cuve! — Mais, monsieur, qu'est-ce donc? — C'est le moutardier du pape!... Le bonhomme ôta son chapeau, pâlit, et lui dit d'une voix émue : mais où est donc la petite cuiller?... Ah! ah! (*Ellerit.*) prendre une baignoire pour un moutardier!...

J'étouffe. Et l'histoire du schah de Perse... Ah! que j'ai ri! que j'ai ri!... (*Elle se gratte l'oreille.*) Quoique je n'aie pas trop compris comment un homme pouvait se faire passer pour un chat... Mais voici ces demoiselles.

SCÈNE VI.

VICTORINE, LOUISE, GABRIELLE,
AMÉLIE.

GABRIELLE. — Qu'allons-nous faire?

AMÉLIE, *riant*. — Ce que nous avons fait hier...

GABRIELLE. — Bien des remerciements... Je me suis ennuyée hier de tout mon cœur.

LOUISE, *fâchée*. — Le compliment est court.

AMÉLIE, *riant*. — Et peut-être comme tous les compliments, il n'est pas très-vrai.

GABRIELLE. — Voyons, soyez sincères... La main sur la conscience, trouvez-vous un plaisir bien vil à coudre, à broder, à fatiguer ce malheureux piano, à lire tous ces livres qui répètent tous la même chose, sur des tons différents?...

VICTORINE. — Il est de fait...

GABRIELLE, *continuant*. — A se promener sans but, à rêver sans idées?...

AMÉLIE. — Eh bien! tout cela m'amuse, je l'avoue.

GABRIELLE. — Je t'en félicite...

AMÉLIE. — Et toi, Louise?...

LOUISE. — Moi! je déteste la campagne... Oh! la vie de Paris! le bruit, les fêtes, les spectacles, les promenades pleines de monde, les boulevards! Oh! quand donc viendra la chute des feuilles pour me rendre tout cela!

VICTORINE. — Mademoiselle parle comme un ange...

AMÉLIE. — Que voulez-vous, mes bonnes cousines, j'aime la campagne... C'est un goût bien vulgaire, il faut me le pardonner; car enfin (*en riant*), si tout le monde n'aimait que les Tuileries, que le boulevard de Gand, ce serait bien malheureux.

VICTORINE, *à part*. — Quelle nature distinguée!

GABRIELLE. — Mais qu'allons-nous faire?...

LOUISE. — Ce que tu voudras...

GABRIELLE. — Je ne trouve pas... Allons, Amélie, invente quelque chose...

LOUISE, *s'adressant à Gabrielle*. — Tu vas voir qu'elle va nous proposer quelque plaisir champêtre...

VICTORINE. — Il est certain...

AMÉLIE, *d'un ton froid*. — Qu'est-ce qui est certain, Victorine; voyons, parlez...

VICTORINE, *embarrassée*. — Que mademoiselle... Que mademoiselle, trouve son plaisir. (*Elle se remet.*) Hier, par exemple, mademoiselle est restée deux heures avec la petite fille de basse-cour.

AMÉLIE. — C'est vrai...

VICTORINE. — Et je me demandais...

LOUISE. — Oui, que pouvais-tu lui dire

AMÉLIE. — Souffre que je réponde à Victorine... Vous vous demandiez ce que je pouvais faire avec elle... C'est bien simple, je l'écoutais, et la bonne grâce avec laquelle elle accomplit ses devoirs, le soin qu'elle porte au petit monde que sa main nourrit, me l'ont fait aimer. Elle possède une grande qualité, Geneviève, elle sait se tenir à sa place... C'est un grand mérite, Victorine, un très-grand mérite... (*A Gabrielle et à Louise.*) Mes cousines, je reviens tout de suite. (*Elle sort.*)

VICTORINE, *à part*. — Geneviève payera ça!

SCÈNE VII.

GABRIELLE, LOUISE, VICTORINE.

VICTORINE. — Si vous saviez combien elle est niaise cette petite... Ah! si M. Alfred était ici, comme il pourrait facilement la mystifier!...

GABRIELLE. — Ah! voilà un plaisir trouvé!

LOUISE. — Fais-la venir... Nous allons nous amuser.

VICTORINE. — Ah! la bonne idée! (*À part.*) que j'ai eue là!

GABRIELLE. — Va lui dire que nous la demandons pour une affaire très-importante.

VICTORINE, *sortant*. — Nous allons rire.

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, LOUISE.

GABRIELLE. — Voyons, du sang-froid.

LOUISE. — Dressons notre plan... Qu'allons-nous lui dire?... Quel conte allons-nous lui faire ?

GABRIELLE. — Un plan pour cette fille!...

« Tant de soucis entraînent trop de soins. »

Nous improviserons... Mais oui!... Tiens, j'ai déjà une idée; oui... oui... c'est cela... Approchons trois fauteuils... Tu te mettras à droite, moi, à gauche. (*Elles arrangent les fauteuils.*)

LOUISE. — Mais encore, je voudrais savoir...

GABRIELLE, *riant*. — Tu vas voir une vraie scène de comédie. (*Elle prend une lettre. D'un ton sérieux.*) M^{lle} Geneviève! cette épître contient des nouvelles d'une nature si extraordinaire... Les voici...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VICTORINE, GENEVIÈVE, *en habits de paysanne, mais fort propres.*

LOUISE, *à part*. — Elle est jolie. (*Geneviève s'approche avec une gaucherie qui ne manque pas de grâce.*)

GABRIELLE. — Approchez, mademoiselle...

GENEVIÈVE *se retourne et regarde derrière elle. À part.* — Mademoiselle...

GABRIELLE. — Que regardez-vous donc ?

GENEVIÈVE, *avec embarras*. — Je cherchais la demoiselle...

LOUISE, *à part*. — Bravo !

GABRIELLE. — Ne vous nommez-vous pas Geneviève Roch ?...

GENEVIÈVE. — Oui, mademoiselle...

GABRIELLE. — C'est bien elle!... Votre père ?...

GENEVIÈVE. — Mon père, il est mort...

(*Elle retient ses larmes.*) il y a deux ans...

GABRIELLE, *en montrant le fauteuil*. — Asseyez-vous.

GENEVIÈVE. — Vous voulez rire...

VICTORINE. — Obéis donc... (*À part.*) Quel air niais!...

GENEVIÈVE. — Par révérence, j'obéis. (*Louise, Gabrielle et Geneviève prennent place dans les fauteuils disposés.*)

GABRIELLE. — J'ai reçu une épître que voici et qui vous intéresse.

GENEVIÈVE. — Une épître... Je vous assure que non, notre demoiselle.

LOUISE, *à part*. — Très-bien...

GABRIELLE. — Vous aviez un oncle... Ne m'interrompez pas, il est parti, il y a dix ans, pour l'Amérique.

GENEVIÈVE. — Je n'ai jamais eu d'oncle... Ah si, le mari à la grande Jacqueline... mais.

GABRIELLE. — Après avoir épousé une femme sauvage.

GENEVIÈVE. — Quelle horreur!...

VICTORINE, *à part*. — Qu'elle est bête!...

LOUISE. — Il a fait la conquête de la Chine.

GENEVIÈVE. — De la Chine... Qu'est-ce que cela me fait, notre demoiselle ?

GABRIELLE. — Il est mort...

GENEVIÈVE. — Je le savons bien...

LOUISE. — Il vous laisse un trésor.

GENEVIÈVE. — Un trésor ?

VICTORINE. — Des mille et des cents.

LOUISE. — Des diamants à mesurer au boisseau...

GENEVIÈVE. — Ma pauvre mère sera heureuse...

LOUISE, *à part*. — Voilà une pensée que n'aurait pas eue Victorine...

GABRIELLE. — En mourant il a promis votre main à l'empereur de la Chine...

GENEVIÈVE. — Ma main? cette farce!... (*À part.*) Ces demoiselles veulent rire...

LOUISE. — A une condition, c'est que vous consulterez le sort.

GENEVIÈVE. — Oh! pour cela, bien obligée, mon confesseur me l'a défendu...

GABRIELLE, *elle lui présente un verre rempli d'eau*. — Tenez ce verre et re-



Imp. de L. J. G. et C. 13, rue de la Harpe

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 septim. 6 albums de musique. 4 gravures de modes 6 planches de tapisseries colorées 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle. petits patrons ouvrages à l'aiguille filet, tricot, crochet, ouvrages nouveaux et très illustrés. planche crochet couleur bleu planche de petits ouvrages fantaisie or argent

Bureaux du Journal 51 rue Laffitte

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

gardez-le; vous y verrez l'empereur.

VICTORINE. — Votre fiancé...

GENEVIÈVE, *à part*. — On se moque de moi. Je suis pauvre...

LOUISE. — Tenez bien...

GABRIELLE. — Regardez bien... Voyez-vous.

GENEVIÈVE. — Oui! oui! je vois.

LOUISE, *à part*. — Qu'est-ce que cela signifie?

GENEVIÈVE. — Oui! oui! je vois.

VICTORINE. — Elle me fait peur.

GABRIELLE. — Vous voyez?...

GENEVIÈVE, *debout*. — *Elle regarde le verre et dit d'une voix émue*: Je vois, là, à travers cette eau, deux jeunes demoiselles savantes, qui prennent plaisir à se moquer d'une pauvre jeune fille...

GABRIELLE. — Que dites-vous?

GENEVIÈVE. — Je dis ce que je vois; dame... elle est bien pauvre la jeune fille, c'est la fille d'une veuve qui gagne son pain misérablement, et qui, en plaçant sa fille dans cette maison (*Elle retient ses larmes.*), ne pensait guère, la livrer à la risée.

(*La suite au prochain numéro.*)

LOUISE. — Geneviève...

GENEVIÈVE. — Si vous voulez me faire de la peine, par plaisir... faites.

LOUISE. — Une plaisanterie...

GENEVIÈVE. — De maître à domestique... Je suis une honnête fille... je pleure... je ne sais pas pourquoi, mais je sens que je dois pleurer.

VICTORINE. — Vous manquez de respect?

GENEVIÈVE. — A qui donc, Victorine? Excusez-moi, mesdemoiselles, je vous demande pardon... Que voulez-vous, ma mère m'a élevée fière; pardon, mesdemoiselles.

VICTORINE. — Petite sotte, on voulait...

GENEVIÈVE. — Je vous remercie, Victorine; vous avez vos idées, j'ai les miennes.

GABRIELLE. — Mon enfant...

LOUISE. — Geneviève...

GENEVIÈVE, *posant le verre*. — Vous vous êtes moquées de moi... vous avez ri, je m'en vais... C'est bien dur de servir. (*Elle sort.*)

J. ROYER.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE VIII.

A CAMILLE.

Mai 1853.

Un jour, Ducis disait à un de ses amis : « Vois-tu, il y a en moi deux hommes, l'homme du chaud et l'homme du froid... » Je suis complètement de l'avis du poète tragique; surtout à cette heure, où, me dérochant pour quelques instants au bruit et aux misères de Paris, je vois le soleil inonder les champs de sa lumière féconde. En face de ces vastes horizons, de ces

gravées
à la gouge
en argent

prés d'un vert tendre, de ces bois que la sève teinte de nuances plus vives, je regarde de tous mes yeux et j'écoute de toute oreille le réveil de la nature. J'admire tout, depuis l'insecte au brillant corsage, qui court dans le gazon, jusqu'à la chèvre qui, pendue au flanc de la montagne, tourne vers moi son œil fier et étonné. Ah ! si tu étais près de moi, Camille, ces grandes lignes de paysage, ces eaux frémissantes, nous les contemplerions en silence, certaines que nous serions que les mêmes beautés nous inspirent les mêmes admirations... Nous ne songerions guère à causer de toilette, à savoir si les passes des chapeaux sont plus ou moins basses et s'il plait à la mode de nous faire porter des corsages à basques ou des tailles rondes.

Mais tu es loin de mes yeux, et il faut que mon amié sache rester parisienne pour te faire connaître les caprices de ces femmes élégantes qui ont donné à la France une si gracieuse renommée.

Comme je te l'ai déjà dit, l'écharpe-châle et la pelisse seront les deux confections les plus généralement adoptées pour cette saison. J'ai vu, pour ces vêtements, le noir reprendre, peu à peu, la supériorité qu'on voulait lui faire perdre ; cependant on monte beaucoup de mantelets de dentelle sur du ruban ou de l'étoffe de même couleur que la robe que l'on porte. Ainsi façonné avec de beaux rubans découpés, un mantelet de haute dentelle, arrondi par derrière, est un vêtement aussi riche qu'élégant. J'ai vu, chez la plus brillante lingère de Paris, des pelisses d'un très-joli effet ; elles sont garnies d'un haut volant de dentelles posé sur une ruche de ruban moiré qui est lui-même orné, des deux côtés, par une petite dentelle. Cette petite ruche enjolivée de la même façon garnit la pièce. Pour jeunes filles, les pelisses sont simplement garnies de ruches à la vieille. Le capuchon s'en va de plus en plus, et c'est justice ; car enfin, je ne saurais convenir qu'il ait de la grâce, puisqu'il rompt la ligne des épaules, et il ne possède aucune espèce d'utilité. Je l'aime et l'accepte bien dans une sortie-de-bal, parce que, là, il a sa *raison d'être*. Passe-moi cette locution, je la tiens d'un savant qui sait Aristote et Platon sur le bout de son doigt. Quand je dis qu'il sait, je devrais dire qui, m'a-t-on dit, savait... Pardonne-moi donc en songeant à tous ceux qui parlent de choses qu'ils ignorent, et revenons, je te prie, à nos modes.

Comment fait-on les chapeaux ? avec quelle étoffe ? avec quelle paille ?... Avec tout ce que tu voudras, pourvu que les rubans, la paille, la dentelle, la blonde, les fleurs, les plumes soient combinées avec goût et que l'ensemble forme une coiffure basse de forme ; tenant cependant bien sur le

haut de la tête, avec une passe un peu aplatie et toute garnie de fleurs ou de plumes en dessous. On voit beaucoup de chapeaux de paille avoir la calotte en étoffe, disposée en fanchon ou plissée de façon à former coquille. J'ai admiré un délicieux chapeau en paille de riz, orné de velours noir et d'une touffe de petites roses, posée avec la plus exquise habileté. Cette touffe faisait masse sur le côté de la coiffure, et quelques brandilles chargées de roses allaient s'engager et disparaître sous le bavolet. J'ai vu quelques fonds sans bavolet, les modistes avaient couvert la calotte de blondes qui débordaient en gros plis sur le cou. Cette innovation ne manque point de grâce. J'ai remarqué sur quelques chapeaux des fleurs en crêpe avec feuillage en paille; c'est d'une extrême légèreté et d'un très-joli effet.

Les chapeaux de crin avec ornements de paille, que je t'ai signalés, n'ont point manqué à la fortune que je leur avais promise. On en rencontre partout; et, presque partout, ils sont simples et bien portés. Ils ne sont, en général, ornés que de rubans et de velours avec des fleurs sous la passe. Aux fleurs à la mode que je t'ai fait connaître dans mon dernier numéro, joins, je te prie, de petits coquelicots à cœur noir; pour une brune au ton chaud, ils conviennent parfaitement. Les rubans sont très-riches et très-ornés, beaucoup d'entre eux se couvrent d'épis d'une soie jaune qui imite l'or et de fleurs éclatantes. Les écossais sont d'un ton vif; on porte aussi beaucoup de rubans chinés et ombrés. Portera-t-on beaucoup de plumes? Je ne le pense pas, sans oser rien affirmer.

Ce dont je suis certaine, c'est qu'elles n'obtiendront pas la vogue dont elles ont joui sous le règne de Marie-Antoinette. A cette époque elles firent fureur, on en garnit les bonnets parés, les chapeaux avec une telle extravagance, que les carrosses ne se trouvèrent plus assez élevés. Il fallait s'y tenir à genoux ou faire baisser les sièges; or, comme les paniers débordaient par les portières, cette ressource était impossible. « C'était, a dit une dame de la cour, un très-beau coup d'œil dans la galerie de Versailles, que cette forêt de plumes qui ondoyaient au moindre souffle d'air. A la variété de leur couleur, on eût dit un parterre ambulant caressé de quelques zéphyrs. »

J'en suis fâchée pour cette époque, si brillante à tant d'autres égards, elle adoptait des modes d'une bizarrerie que le goût le moins délicat ne saurait approuver. Avec leur coiffure, les dames faisaient de la politique. Louis XVI, voulant jouir de quelque liberté, défendit à la cour en corps de

monter dans les carrosses pour suivre la chasse; il n'admit à cet honneur que les vrais chasseurs. Aussitôt la haute noblesse de s'écrier. Pour critiquer la décision royale, M^{me} la princesse de Monaco eut recours à son pouf, dont voici la description très-exacte :

Sur le pouf s'élevait, en miniature, un carrosse du roi fermé avec des cadenas, et deux gentilshommes à pied, suivant la chasse en guêtres... Tu ris... Puisque je suis sur ce chapitre, figure-toi quelle devait être l'expression d'une jolie figure sous les deux poufs que je vais te décrire, et note, je te prie, que ces deux coiffures passèrent pour les chefs-d'œuvre de la célèbre M^{lle} Bertin.

Pouf à la circonstance (à l'avènement au trône de Louis XVI). A gauche, sur le pouf, s'élevait un grand cyprès garni de soucis noirs, au pied duquel serpentait un crêpe arrangé de manière à figurer de grosses racines; à droite, on voyait une grosse gerbe de blé couchée sur une corne d'abondance qui laissait s'échapper des figues, des raisins, des melons, et d'autres fruits encore imités avec des plumes. — *Pouf à l'inoculation*. Tu sais, ma bonne Camille, que la vaccine eut beaucoup de peine à s'introduire en France; elle eut à combattre les préjugés et l'Académie de médecine. La cour, au contraire, adopta assez vite la précieuse découverte; de là, le pouf à l'inoculation, dont voici la description : « M^{lle} Bertin, dit M^{me} la comtesse d'Adhémar, y avait placé avec un goût exquis un soleil levant, un olivier chargé de fruits, autour duquel s'enlaçait un serpent qui soutenait une massue entourée de guirlandes de fleurs. Voici l'explication que l'on donnait de cette charmante coiffure : le serpent représentait la médecine; la massue, l'art dont elle s'était servie pour terrasser le monstre variolique; le soleil levant devenait l'emblème naturel du jeune roi, vers lequel se tournaient nos espérances; et on trouvait dans l'olivier le symbole de la paix et de la douceur que répandait dans les âmes l'heureux succès de l'opération à laquelle nos princes s'étaient soumis... » Eh bien ! qu'en dis-tu?... Vois-tu d'ici ce carrosse, ces gentilshommes en guêtres, ces soleils, ces cyprès, etc., etc..., sur la tête d'une jolie femme devenue, grâce au génie de M^{lle} Bertin, une charade ambulante ! Mon Dieu, Camille, que je voudrais donc te voir avec une semblable coiffure !... de quel bon cœur nous ririons !... et c'est si bon de rire !

Mais en voilà assez sur les modes anciennes; revenons aux modes nouvelles.

Je croyais que nous ne verrions plus le vil métal, du moins pendant le

printemps, je me trompais; j'ai été forcée d'admirer des *marquises* en soie brochée or et garnies tout autour d'une légère dentelle d'or : je m'incline, c'est une nouveauté charmante, mais je ne la conseille que pour la voiture.

Avant de continuer, et pour que tu ne dises pas que je ne suis qu'un démon tentateur, afin de conserver, surtout, l'estime et la bienveillance de ta bonne mère, il faut te prouver que je pense à favoriser ton esprit d'économie : c'est ce que je vais faire en te donnant un moyen sûr et facile de conserver fraîches et intactes tes robes d'hiver.

Prends de la grosse mousseline, fais-en un sac dans lequel tu glisseras la robe que tu veux conserver; pique, tout à l'entour de ton sac, de la ouate en ayant soin que le brillant de la carde se trouve en dessus, et dors en paix; l'hiver prochain, ta robe sera d'une fraîcheur parfaite. Si ta robe est blanche, aie soin de faire passer ta mousseline dans une forte eau de bleu, et pose la ouate comme je viens de te l'expliquer. Pour ce qui est de la façon des robes, je n'ai rien à ajouter à ce que je t'ai appris : seulement ce n'est que volants; on en porte une telle profusion que je puis prévoir, connaissant la mobilité de la mode qui abandonne tout ce qu'elle a poussé à l'excès, que je puis prévoir, dis-je, le temps où les volants disparaîtront. Ne va pas, Camille, te tromper sur le sens de mes paroles; ils règnent et régneront certainement encore pendant toute la saison. Les jupes se font très-amples; elles sont, pour leur donner plus de bouffant, fixées à gros plis sur la ceinture. Les corsages à basques et montants sont toujours très-bien portés; les robes ouvertes veulent d'exquises lingerie. Le fichu plastron et le fichu Marie-Stuart occupent toujours nos plus habiles lingères. J'en ai vu un autre dont la garniture du devant m'a semblé mériter une mention spéciale : de chaque côté, à égale distance de la ligne formant le milieu du fichu, est fixée une valenciennes qu'on laisse badiner. Les bords de ces deux rangs de dentelles rabattus en dedans venant se toucher, tout le devant du fichu se trouve ainsi recouvert de valenciennes. Pour les manches, on préfère les manches-duchesse avec un élégant entre-deux et une valenciennes au bord, les manches-mousquetaire, etc.; mais, en ces charmantes lingerie, le caprice fait à peu près tout ce qu'il veut, et il n'y a pas de façon, de garnitures, de broderies et de coupes exclusives. Du bras à la main il n'y a pas loin : rien de nouveau pour les gants, seulement la couleur gris-perle fait fureur. Avant de quitter l'article lingerie, je dois t'inviter à ne plus te fatiguer à broder le bas de tes jupons, surtout en broderie anglaise...; elle a été trop aimée, c'est ce qui l'a perdue.

Avec la belle feuille de tapisserie que je t'adresse, tu recevras un très-joli costume de petite fille dont je t'envoie le patron. Tu peux être sûre, si tu exécutes cette mignonne nouveauté, de donner à ta petite sœur une tournure et une grâce dont ses adorateurs de six ans apprécieront tout le mérite. Je te recommande surtout de tenir les rubans des épaulettes un peu plus longs qu'ils ne sont dans la gravure, fidèle reproduction d'ailleurs du modèle que j'ai sous les yeux.

Lorsque je commence à t'écrire, ma chère Camille, il me semble toujours que pour les choses de la toilette j'aurai peu à te dire, et j'espère ainsi conserver du papier pour te parler d'autrefois (c'est un plaisir si cruel et si doux que de parler d'autrefois!). Mais la plume va, l'envie de t'être utile me stimule, et j'arrive toujours au dernier bord de ma dernière feuille, n'ayant juste de la place que pour te souhaiter de la santé, des plaisirs paisibles et une douce maison.

G.



OUVRAGES DIVERS.



Fanchon noire brodée et soutachée d'or.

(N° 1.)

Ce genre de broderie, très en faveur cette année, se fait sur tulle noir au passé en soie de couleur et en chaînette or, ou petit lacet d'or à soutache; on peut remplacer l'or par du lacet jaune. La broderie au passé qui se fait dans les endroits du dessin qui présentent une certaine largeur se fait en soie plate verte, cerise ou bleue; ces trois couleurs font également bien. Ce genre peut aussi s'exécuter entièrement en soutache ou tout en chaînette. Ces petites fanchons sont très-gracieuses, surtout lorsqu'elles encadrent des cheveux blonds ou châains; elles sont aussi fort utiles en cette saison. On peut les faire sur tulle blanc, en feston ou chaînette de coton.



Col mousquetaire.

Ce col, d'une grande beauté de dessin, se fait au plumetis point d'armes, point sablé. L'entourage des pétales de la pensée doit être en broderie pleine; l'intérieur de la dent au-dessus du feston *plein* est entouré par un point d'échelle. Les ronds qui forment le bord se font au feston et se remplissent par un moulinet. On sait que c'est ainsi que l'on nomme le point de dentelle qui se fait ordinairement dans cette sorte de bordure. Le dessin indique encore un jour dans les deux pétales supérieurs de la pensée. On peut y faire soit un point ture, soit une bride à l'échelle.

Petit corsage jardinière pour enfant de 2 ans.

(N° 1.)

Ce corsage est charmant pour enfant, et la coupe en est excellente. Nous avons cette petite robe sous les yeux en popeline, quadrillée bleu et blanc. Les barrettes du devant, ainsi que le tour de la basquine, sont garnies d'une ruche de petit ruban assorti. Elle n'a pas de manches; elles sont remplacées par un nœud d'épaule en ruban assorti, ainsi que l'indique notre gravure du mois. Cette petite robe se porte avec un corsage de mousseline ou de nansouk brodé ou plissé. (Voir la gravure.)

**Corsage de dessous pour enfant de 6 ans.**

(N° 5.)

Le n° 5 est la moitié d'un corsage de dessous pour enfant de 6 ans; le haut est garni d'un petit feston. La manche courte, dessinée au n° 7, se taille en biais; elle s'ajuste au devant en rassemblant les deux lettres *f*, et au dos à la lettre *g*, de manière que cette manche remplace le dessus d'épaulette dont le patron est dépourvu. L'*h* et le *j* sont les dessous de bras, et réunissent le dos et le devant. La manche est festonnée sur l'épaule à l'endroit qui forme épaulette, et au bas de la manche courte.

**Tapis indien pour dessus de table de salle à manger
ou table de salon d'été.**

(N° 9.)

Rien de plus joli et de plus original que ce tapis de paille au milieu duquel brillent avec éclat de petits damiers aux couleurs les plus vives. Cette nouveauté est peu dispendieuse et très-facile à exécuter. Si l'on veut jeter un coup d'œil sur le dessin n° 9 de la seconde planche, on aura au moins l'idée de l'ensemble du travail, et le n° 9 fera comprendre facilement le point de tapisserie qui forme le quadrille. Ce point est une sorte de broderie au passé en laine de Saxe ou de Berlin sur un canevas Pénélope, et dont la grosseur doit être appropriée à l'usage auquel il est destiné. Ce point de tapisserie se commence par deux fils à la pointe du losange, et l'on augmente toujours de deux fils jusques et y compris le sixième qui forme juste la moitié du quadrille; on redescend du second côté en diminuant de deux fils de la même manière que l'on a augmenté. Il faut que le carreau ait six points dans ses quatre côtés. On alternera dans toute la longueur de la rangée de bleu de France, de vert-chou et écarlate. On laissera ensuite six points entre la première et la seconde rangée, et six points également entre chaque quadrille; on posera toujours les carreaux les uns au-dessus des autres, en ayant soin de varier les trois couleurs; c'est-à-dire que l'on posera le bleu au-dessus du rouge, le vert sur le bleu, etc. Il restera autour, en tous sens, un espace vide de canevas égal à la dimension des carreaux. Sur ce vide on posera d'abord dans toute la largeur une paille satinée et façonnée avec laquelle on fait encore aujourd'hui les cabas, on en placera une seconde dans la longueur en croisant dessus et dessous, puis on fixera la paille entre chaque quadrille par un grand point croisé en laine noire, et de toute la largeur de la paille; on ajoutera au milieu de cette sorte de croix un très-petit point croisé en laine écarlate. Ce tapis se double ensuite en percaline ou laine, on le borde et on y ajoute une frange assortie. Ce genre de tapis est tout à fait nouveau et charmant pour table de salle à manger, guéridon de salon d'été; avec du canevas plus fin, il fait de jolis dessous de lampe et autres petits objets.

Nous avons vu une étole faite de ce même travail; les quadrilles en laine étaient violet, vert, jaune et rouge, et les croisées en paille étaient remplacées par des galons blancs moirés; on eût dit des émeraudes, des rubis, des saphirs enchâssés dans de l'argent: l'effet de cette étole était des plus beaux.



Petit jupon tricoté pour enfant.

Ce petit jupon se fait en laine blanche de Saxe ou de Berlin; la bordure du bas doit être rose ou bleue; le tricot en est facile, et a le double mérite d'être excessivement chaud. Les jeunes mères, dont l'ingénieuse tendresse prévoit l'hiver même en été, ne seront peut-être pas fâchées de s'en occuper en ce moment, afin de le trouver prêt au retour de la mauvaise saison, si lente à nous quitter et si prompt à revenir dans notre inconstant climat.

Monter 300 mailles sur l'aiguille pour toute la largeur du jupon pour enfant de 2 ans.

1^{er} tour. D'abord jeter la laine sur l'aiguille (augmenter), et prendre la 1^{re} maille sans la tricoter (en dessus).

Tricoter deux ensemble (un rétréci). Toute l'aiguille se fait de même, ainsi que les tours suivants, en observant que la maille d'augmentation doit toujours être tricotée avec celle qui semble lui être adhérente. Tous les tours se tricotent à l'endroit, en ayant soin

que la dernière maille de l'aiguille se trouve toujours tricotée.

Pour former la bordure :

2 aiguilles laine blanche.

2 laine rose.

4 — blanche.

8 — rose.

4 — blanche.

2 — rose.

Et continuer le blanc jusqu'à la hauteur de 40 cent. y compris la bordure. On peut commencer, au choix, par le haut ou le bas du petit jupon. Lorsqu'il est terminé, on le ferme par une couture jusqu'à la moitié seulement.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

1. Fanchon noire, brodée en soie et sou-tachée d'or. (Voir aux Ouvrages.)
2. Col mousquetaire. Plumetis. (Voir aux Ouvrages.)
3. Entre-deux assorti au col, pour manches.
4. Bande assortie pour manches, jupon, etc.
- 5 et 6. Entre-deux et bande assortis au col mousquetaire, en point de Venise, du mois d'avril, n° 7. (Voir aux Ouvrages d'avril.)
7. Garniture de jupon, broderie anglaise et plumetis.

8. Bandes pour jupons de petites filles, pantalons d'enfant, manches, etc., broderie au plumetis. Il est indispensable de faire des moulinets aux endroits indiqués.
9. Mouchoir au plumetis; le bord de ce mouchoir, étant festonné, n'exige pas de dentelle.
10. A. B. Feston.
11. E. J. Point de chaînette ou feston.
12. M. V. Plumetis fleuri.
13. S. B. Plumetis.
14. P. G. Gothique. Plumetis riche.



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Moitié de petit corsage jardinière, pour enfant de deux ans. (Voir aux Ouvrages.)
2. Dos du petit corsage.
3. Basquine du devant.
4. Basquine du dos.
5. Moitié de corsage de dessous festonné, pour enfant de six ans. (Voir aux Ouvrages.)

6. Moitié du dos.
7. Manche courte de la robe de dessous.
8. Ensemble de la petite robe.
- 8 bis. Petit jupon tricoté. (Voir aux Ouvrages.)
9. Tapis indien pour dessus de table de salle à manger, etc. (Voir aux Ouvrages.)
- 9 bis. Travail du tapis indien. (Voir aux Ouvrages.)

DES DEMOISELLES.

- | | |
|---|---|
| <p>10. Mouchoir au plumetis. Les pois se font pleins; ce genre est très à la mode et très-distingué.</p> <p>11. Mouchoir, broderie au plumetis. Le genre d'œillets, indiqué dans les ovales, doit se faire ombré. Ce mouchoir exige une dentelle au bord.</p> <p>12. Bande assortie au col Henri IV du mois d'avril, n° 8.</p> <p>13. Entre-deux assorti au col.</p> <p>14. Entre-deux pour manches, pantalons, etc., broderie au plumetis. Ce dessin peut se faire en broderie anglaise et feston.</p> <p>15. Dessin de grecque pour petite robe d'enfant, pantalon, etc. Ce dessin se fait en soie ou laine de couleur; il ne fait généralement bon effet qu'en couleur tranchant sur le fond.</p> <p>16. Ecusson. N. L. Plumetis.</p> <p>17. T. R. Broderie au plumetis.</p> | <p>18. Aloysia.</p> <p>19. Flavie. Plumetis.</p> <p>20. Ambrosine. Id.</p> <p>21. Céline. Id.</p> <p>22. Blanche. Id.</p> <p>23. Bibiane. Id.</p> <p>24. Iris. Id.</p> <p>25. Sophie. Broderie anglaise.</p> <p>26. Mélina. Idem.</p> <p>27. Nathalie. Idem.</p> <p>28. H. J. Feston.</p> <p>29. F. M. Plumetis.</p> <p>30. J. B. Feston.</p> <p>31. E. D. Plumetis.</p> <p>32. C. R. Plumetis fleuri.</p> <p>33. A. R. Plumetis orné.</p> <p>34. H. G. Plumetis très-riche.</p> <p>35. E. M. L. Gothiques fleuries.</p> <p>36. Bérangère. Plumetis fleuri.</p> |
|---|---|



Explication de la planche de tapisserie colorée.

5^e PLANCHE.

N° 15 et 16. Fonds pour tapis, cabas, pantoufles, etc.

N° 17. Petite bande pouvant être employée aux mêmes usages.

N° 18. Double bande qui peut être continuée en largeur pour tapis.

Au gros point.

Sur canevas n° 38.	Chaque bande aura	9 centim. 5 ^m de hauteur.
» » n° 18.	» »	6 » 5 ^m »

Au petit point.

Sur canevas n° 2.	Chaque bande aura	4 centim. de hauteur.
» » n° 12.	» »	3 » 7 ^m »

N° 19, 20. Dessin pour coussin, tapis, chancelière, pochette à ouvrages.

N° 21. Pantoufle. (L'or étant très à la mode, il peut remplacer la soie jaune dans tous les dessins de cette planche.)

N° 22. Bandes pour meubles, coussins, cordons de sonnette, etc.

Au gros point.

Sur canevas n° 8.	La bande aura	18 centim. de largeur.
» » n° 14.	» »	12 » »
» » n° 20.	» »	9 » »
» » n° 24.	» »	7 » 3 ^m »

Au petit point.

Sur canevas n° 10.	La bande aura	8 centim. de largeur.
» » n° 14.	» »	6 » »
» » n° 18.	» »	4 » 8 ^m »
» » n° 30.	» »	3 » 2 ^m »

N° 23 et 24. Petits dessins pour divers ouvrages.

Explication de la gravure de modes.

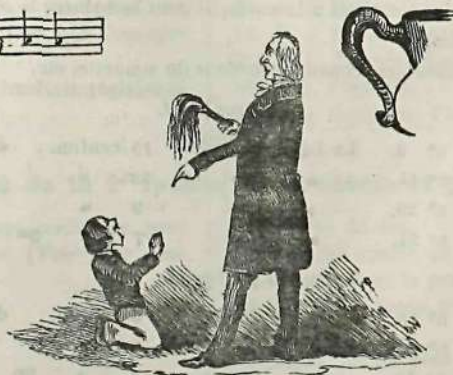
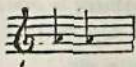
COSTUME DE VILLE.—Capote en blonde, avec nœud de velours et bluets. Echarpe-mantelet en taffetas d'Italie avec franges, plume. Robe de mousseline à cinq volants festonnés, et garnie d'une petite dentelle.

COSTUME DE VILLE (moins habillé). Pour jeune fille de 14 à 16 ans. — Chapeau de crin et de paille, fond en étoffe. Robe de mousseline de soie, corsage bretelle. Les pans se lient par derrière et flottent arrondis. La robe est un peu courte.

COSTUME DE PETITE FILLE. — (Voir aux Ouvrages.)

**Explication du Rébus du mois d'Avril.**

Il y a encore des amis sûrs et sincères en ce monde.

**RÉBUS**

Joséphine DESREZ, directrice.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7 Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.